

Le dernier soir

Je me réveillai tôt, très tôt, trop tôt. Il devait être cinq heures du matin peut-être ? J'étais malade comme un chien, mal partout, des envies de vomir incessantes et une tête... oh, la, la ! Je ne sentais plus mon crane ou, à vrai dire, je ne le sentais que trop. Le marteau-pilon du Creusot cognait dans mon cerveau, associé au 'gros bourdon' des cloches de Notre Dame.

De plus, en parlant de « sentir », ma propre haleine me dégoutait tellement, qu'elle en rajoutait à mon envie de dégueuler.

Mais, bon Dieu, qu'est-ce que j'avais bien pu faire hier au soir ou cette nuit ?

Je n'avais même pas la force de monter mes bras au-dessus de ma tête. Mais, nom d'un chien, qu'est ce qui m'était arrivé ?

Encore une fois, qu'est-ce que j'avais bien pu faire de cette nuit ?

Impossible de me bouger ! J'essayai alors de me retourner vers la gauche de mon lit et, très difficilement, j'aperçus une fille rousse à côté de moi.

Une fille ! Au matin ! Dans mes draps ! Ce n'était pas possible ! C'était contraire à toutes les lignes de conduite que je m'étais imposé depuis mon divorce, il y avait déjà sept années de cela.

Je la regardai de mon mieux en essayant désespérément d'accommoder et de coordonner la vision de mes deux yeux. C'était une belle plante, rousse me semblait-il, grande, un peu potelée, avec de gros seins... Pas du tout mon genre.

De surcroît, elle ronflait doucement ce qui m'exaspérait d'autant plus ! Elle devait en tenir une sacrée dose, sans doute la même que celui qui était en train de l'examiner.

Je me retournai de l'autre côté et tentai de m'extirper de mon lit. Dès que je mis un pied par terre, le monde entier (ou au moins ma chambre) se mit à chavirer dans tous les sens. Je tombai à genoux puis, lentement, très lentement, je me trainai à quatre pattes en direction de la salle de bain. Il était impérativement nécessaire que je me mette la tête sous l'eau, froide de préférence.

Arrivé péniblement dans la salle d'eau, je me hissai au niveau du lavabo, jetai un regard dans mon miroir et faillis ne pas me reconnaître. Je vis un zombi, non pas tout blanc comme il est d'usage, mais blanchâtre et hirsute avec du sang séché sur tout un côté du visage, violacé autour des yeux et avec des cheveux qui pendouillaient lamentablement.

Mais qu'est ce qui s'était donc passé cette nuit ? Je me glissai sous la douche et y restai un bon quart d'heure pour commencer à reprendre mes esprits. Je me regardai à nouveau dans la glace, soupirai un grand coup et entrepris de me laver les dents. En ouvrant la bouche, j'aperçus un dépôt tellement épais sur ma langue que je pris un canif dans un tiroir et commençai à racler cette couche dégueulasse pendant une bonne minute. Quel plaisir ensuite de sentir la fraîcheur du dentifrice pénétrer mes muqueuses engourdis. Machinalement, tout en me lavant soigneusement la bouche, j'ouvris le transistor qui était sur la tablette. Au lieu d'entendre la musique et les pubs habituelles, j'entendis une voix grave et tendue me donner des informations brutes et sans fioriture qu'il ne me semblait pas impossible d'avoir déjà entendues au début de la nuit précédente :

- *Les différentes missions spatiales et internationales, chargées de détruire l'astéroïde X81 qui nous menaçait depuis plusieurs jours, ont malheureusement échoué. Ce monstre de 28 kilomètres de diamètre et d'environ 1 400 tonnes s'est écrasé sur la terre :*
- *Localisation de l'impact : Juarizo do Norte, région de Fortaleza dans le Nord du Brésil.*
- *Heure de l'impact : hier soir à 22 heures 45 locales (19 : 45 heures de Greenwich et de Paris)*
- *Une immense onde de choc a fait trembler toute la planète et aspiré l'ensemble de la couche d'ozone qui entourait la terre à 30 kilomètres d'altitude, dans la stratosphère .*

- *Rappelons que cette couche gazeuse nous protégeait des rayons solaires, essentiellement des UV nocifs. A la suite du choc, l'ozone s'est décomposé en dioxygène qui a formé une couche incandescente, tout au long de la longitude du point d'impact (-38.5430600° Sud).*
- *Depuis, elle consume tout ce qui défile sous elle en fonction de la rotation terrestre.*
- *Le nombre des victimes est effarant ! A 5 heures ce matin, les deux continents Américains, l'Australie et le continent Asiatique n'existent plus !*
- *Cette couche incandescente atteindra la France ce soir vers 17 heures 45. Dans 16 heures, toute vie humaine aura été éradiquée de la surface de notre planète.*
- *Vous qui m'écoutez, restez calmes, ne perdez pas courage et occupez au mieux les quelques heures qui vous restent...*

Je demeurai immobile, ma brosse à dents à la main et me remémorai soudain la soirée de délire que j'avais vécue hier au soir. Dès que la nouvelle avait été connue, donc vers 20 heures en France, toute la population était sortie dans les rues, sur les places, sur les routes, et une gigantesque folie avait commencé.

Que faire quand on vous annonce soudain la fin du monde, la fin de VOTRE monde ? Vous êtes-vous déjà posé la question ? Une question inepte et hors de tout propos, non ?

Les gens se découvrirent paumés, lâchés, sans aucun repère, sans contraintes inutiles, sans règles, sans police ni forces de l'ordre, sans le cadre habituel des lois, de la société, des religions, de la valeur de l'argent, toutes choses qui n'existeraient plus dans quelques heures. La plupart d'entre eux se retrouvèrent hier au soir livrés à eux-mêmes. Tout ceci se traduisit par des violences, des orgies privées ou publiques, des tueries et déjà par des suicides.

Moi-même, le cadre modèle et dynamique de la grande entreprise Niçoise qui m'employait depuis une dizaine d'années, je m'étais senti désemparé, perdu, vidé, désespéré.

En un éclair, je m'étais aperçu que toute ma vie n'avait été qu'un paravent, une muraille derrière laquelle les choses essentielles que j'aurais pu ou cru envisager et accomplir, n'avaient jamais été entreprises, ni même prises en considération ! Quelles choses, allez-vous me dire ? Je n'en savais trop rien et j'aurais sans doute dû y réfléchir plus tôt, car maintenant...

J'avais donc passé la nuit à errer, de rues en bistrot, de boîtes en terrasses, à boire plus que de raison (c'est un euphémisme), à me battre (quelle raclée j'avais prise) et à baiser toutes les filles qui passaient et qui le demandaient (et elles étaient nombreuses), pour finir par rentrer chez moi avec mon pote Jean-Paul. Il m'avait convié impérativement à la Grande Sexy Parade qui aurait lieu demain (pardon, aujourd'hui !) sur la place Masséna, histoire de finir l'année (pardon, l'existence !) dans une bringue effrénée.

Indécis et encore un peu hébété, je m'habillai d'un jean, d'un sweat, d'un blouson ultraléger et de mes basket (j'aurai certainement besoin de courir). Je pris ma matraque télescopique de police (on ne sait jamais) et j'hésitai à prendre un de mes pistolets automatiques. J'avais le choix entre un beau Luger Parabellum et un Beretta P30 (le choucho de 007).

Sans trop réfléchir, je glissai le Beretta dans ma ceinture et quelques balles dans ma poche, je traversai le living dans lequel je trouvai mon ami Jean-Paul nu comme un ver, au milieu d'une couche de filles aussi déshabillées que lui. L'une d'entre elles s'était même endormie dans son vomi (ça, c'était son dégoutant problème !) sur mon superbe canapé en cuir blanc (ça, c'était le mien !).

Mais au fond, quelle importance ?

J'habitais le joli quartier de Fabron dont le seul inconvénient était de surplomber l'aéroport de Nice-Côte-d'Azur, dont les nombreux décollages étaient fort bruyants, fenêtres ouvertes. Mais ce matin-là, tout était silencieux sur la mer. Je me gardai donc bien de déranger Jean-Paul et ses copines, sortis et me dirigeai à pied par les petites rues niçoises qui descendaient vers le bord de mer, le marché aux fleurs et la place Masséna. Je pensais qu'à huit heures du matin, j'y trouverais un peu de fraîcheur et de calme...

Quelle folie ! A plus d'un kilomètre, on entendait le ronflement d'un bruit épouvantable ! C'était le grondement des haut-parleurs de la « teuf » ! Je ne sais pas si vous avez déjà participé à une « rave-party », vous savez ces rassemblements généralement interdits, qui se déroulent en rase-campagne. Pourquoi dans les champs ? Parce que les murs de haut-parleurs poussés à leur paroxysme, déversent une musique électronique répétitive, gonflée de basses et de batteries, tellement puissante que votre cœur et votre poitrine semblent se déchirer et se dégonfler au rythme de cette musique (de ces battements, quoi !). Le vrombissement en est tellement puissant que vous avez l'impression de vous noyer dans les sons émis sans que vous puissiez reprendre votre respiration.

Alors imaginez ce que ce genre de « hard music » peut provoquer dans l'enceinte d'une ville fermée ! Cette « new beat » ou « hard techno » mettait en transe non pas les quelques centaines de passionnés habituels mais, sur cette place Masséna, plusieurs milliers de raveurs en transe qui se balançaient, se dandinaient et se disloquaient de ci et de là, dans un dégoulinement d'alcools, de drogues, de fumettes et de baisés...

Que font les êtres humains quand ils sentent la fin imminente de leur petite vie et qu'ils ne sont pas réellement malades ? N'importe quoi, bien entendu !

D'abord, il commençait déjà à faire chaud, très chaud. On devait frôler les quarante degrés, ce qui n'était pas fait pour calmer les idées, ni le paroxysme des pulsions. La foule dansait ou courait dans les rues, à croire que personne ne s'était couché ; d'ailleurs pourquoi faire, alors que l'on va s'endormir définitivement dans quelques heures ? Hommes et femmes cédaient à leurs plus bas instincts, oubliaient leurs conventions morales, sociales ou religieuses.

Ils pillaient, se saoulaient comme des cosaques, se droguaient à qui mieux mieux, massacraient ce voisin qu'ils détestaient depuis si longtemps, violaient leur ami(e) ou leur collègue de travail désiré(e) secrètement depuis tant de temps, ou encore se découvraient une foi religieuse ardente et passionnée ou alors, tout bêtement, choisissaient de se suicider dans l'ombre ou en public.

Je suppose que certain(e)s d'entre vous commencent à froncer le nez sur mes descriptions (d'abord, là où vous en êtes de ce récit, c'est que vous auriez au moins survécu jusque-là !), mais essayez de vous mettre dans cette situation une seconde, dix secondes, trente secondes, **essayez...**

Ce que je vis en dix minutes, dépassait l'entendement : je vis un homme pendu, nu, à un balcon ; je vis des gens enlacés sur les bancs ou, pire, sur les trottoirs ; je vis des humains en train de piller des magasins de toutes sortes, des fourreurs (bon sang, par cette chaleur !), des bijouteries, des pharmacies, des bars, des traiteurs, des armureries, des distributeurs de billets...

Pourquoi ? Pour qui ? Pour en faire quoi ? Pour se saouler, bouffer, forniquer et se battre !

Il faut reconnaître que l'événement avait pris chacun de court et de ce fait, l'avait privé de toute réflexion, pour ne pas dire d'une réflexion quelque peu approfondie. Chacun avait dû effectuer un bref bilan de son existence, en négliger plus ou moins les bons côtés et plutôt s'appesantir sur ses frustrations. Face à une échéance quasi immédiate, il avait décidé de profiter de ces quelques misérables heures de totale liberté pour se défouler et rattraper ce que la vie lui avait refusé.

Tout ce que l'homme avait désiré sans pouvoir se l'offrir, devenait son objectif instantané, tout de suite, sans hésitation, sans réflexion. Les gens étaient prêts à tuer pour satisfaire leur désir immédiat. La bestialité et la brutalité empuantissaient l'atmosphère.

Vous n'aviez pas intérêt à devisager longuement quelqu'un. C'était l'amorce d'une agression impardonnable, comme le chantait si bien Johnny :

« Quoi ma gueule ?

Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ?

Quelque chose qui ne va pas ?

Elle ne te revient pas ?

Si tu veux te la payer,

Viens, je rends la monnaie...

D'ailleurs j'assistai à d'innombrables bagarres qui jalonnèrent mon parcours. Soit, il s'agissait de rixes individuelles qui s'achevaient souvent par la mort du perdant soit, encore plus dangereusement, il s'agissait de l'affrontement de deux bandes rivales (encore une fois, pour qui ? pour quoi ?), lequel risquait souvent de se propager aux environs immédiats de la bataille.

D'autres groupes plus pacifiques, se rassemblaient pour chanter des psaumes à la gloire du Seigneur, ce qui ne les protégeait pas de violents assauts des partisans d'un autre Dieu !

Je traversai ce pandémonium d'abord avec un soupçon de curiosité malsaine puis, rapidement, avec une lassitude et un dégoût grandissant. Si c'était ça, la Grande Teuf de la fin du monde, j'estimai que je n'avais rien à y prouver ni rien à y trouver et que j'aurais mieux fait de rester chez moi à picoler et de nous amuser la grande rousse et moi.

Je me mis à éviter soigneusement les junkies aux réactions imprévisibles, traversai la Place Masséna en direction du Nord vers la gare de Nice. Pour quoi faire ? Je n'en savais vraiment rien ! Mais, était-ce vraiment important ?

La chaleur était devenue quasi insupportable. La Promenade des Anglais était dans un état toujours croissant d'ébullition. J'évitai donc de prendre les grands axes en empruntant le réseau des petites rues de l'Est de Nice qui me semblaient offrir plus de calme, de sécurité et de sérénité que le bord de mer. Passé la Maison d'Arrêt (à quoi pouvait-elle bien servir aujourd'hui ?), je montai vers le Parc de Cimiez et découvris dans une petite ruelle, un bistrot dénommé « Chez Rosalie ».

Entre le bistrot et la rue, il y avait une petite terrasse sur laquelle une famille déjeunait tranquillement d'un aïoli dont le parfum m'arrêta net. C'était si paisible, cela sentait si bon, que je me rendis compte que je mourrais de faim.

Je ne pus m'empêcher de m'arrêter et de demander à l'homme le plus âgé, qui devait être à la fois le patron et le cuisinier :

« Bonjour, Monsieur. Votre aïoli embaume toute la rue ! Est-ce que cela vous dérangerait si, pour mon dernier repas, je pouvais en partager une assiette... »

« Jeune homme, me répondit-il, vous me flattez beaucoup et notre marmite est grande. C'est avec plaisir que je vous invite à partager notre repas ! »

Ce fut avec un bonheur réel que je déjeunai avec cette famille. La morue était fraîche et l'aïoli était encore meilleur au goût que son odeur le laissait supposer ; les accompagnements de légumes étaient à la fois tendres et craquants sous la dent. La famille était sympathique et accueillante. Mon dernier déjeuner fut une réussite !

Nous ne parlâmes pas de la fin de notre monde. C'était une telle évidence que je ne voulus pas assombrir ce moment de grâce familial en leur racontant ce qui se passait à une heure de marche au-dessous de la terrasse. Je m'aperçus soudain que le début de l'après-midi venait de commencer. Je me levai, m'excusai de ne pouvoir rester avec eux plus longtemps et les remerciai très chaudement de ce beau moment passé avec eux.

Je proposai poliment de payer ma part de ce repas, mais le vieil homme me fit les gros yeux. En effet, à quoi cela aurait-il rimé dans les circonstances actuelles. Je les remerciai chaleureusement une fois de plus et embrassai chaque membre de la tablée en souhaitant à chacun la meilleure suite possible.

Je repris alors ma route vers Fabron, le cœur et l'esprit plus légers. Du Parc de Cimiez vers mon quartier, il faut normalement une bonne heure de marche que j'effectuai toujours dans les petites rues niçoises.

La rumeur de la ville augmentait tandis que je surplombais la Promenade des Anglais. Cela devenait même un vacarme effarant de cris, de musiques et même de coups de feu qui claquaient un peu partout. Je pensai en moi-même que de nombreux comptes devaient se régler et que pas mal de personnes n'auraient même plus à subir l'embrasement final.

Et qu'est-ce qu'il faisait chaud ! Même au cœur du Sahara, je n'avais jamais autant transpiré. On devait approcher des quarante-cinq degrés centigrades. L'air était devenu suffocant, mais chose curieuse, cette chaleur ne semblait pas calmer l'enfer en contrebas.

En descendant péniblement le vieux Chemin de Crémat (le bien nommé) qui se dirigeait vers le Var, une succession de petits cris aigus surpassèrent le bourdonnement de la « fête infernale ». Je m'arrêtai au croisement de deux rues et entendis une voix de femme ou peut-être d'enfant qui criait :

« Non, non, je ne veux pas ! Non, non ! Papa, au secours, au secours !

En scrutant la ruelle sur ma gauche, je vis une camionnette arrêtée devant une vieille maison et deux malabars qui tiraient violemment par le bras et les cheveux un enfant d'une dizaine d'année. Ils le forcèrent à entrer dans une mesure assez sordide et les cris s'étouffèrent à l'intérieur du taudis. Ce ne pouvait être qu'un mauvais coup, mais qu'est-ce que j'y pouvais ? Dans ces dernières heures épouvantables, je ne pouvais guère me mêler d'une histoire qui ne devait être qu'un simple problème familial. De quel droit, d'ailleurs ? De toutes les façons, à ma montre, il ne restait guère qu'un peu plus de quatre heures pour que tout soit définitivement terminé. Alors ?

Alors, subitement, me revint en mémoire une phrase de ma mère. C'était l'une de ses maximes qu'elle adorait me répéter au cours de mon enfance et de mon adolescence :

« Quelle que soient les circonstances que tu traverseras, tu ne devras jamais te laisser guider par elles. Le seul guide d'une décision importante ne doit venir que de ta conscience ! »

Quand j'entendis une fois de plus des cris étranglés et les rugissements d'un homme en colère, je ne pus résister au conseil de ma mère et décidai d'aller voir ce qui se passait là-bas. Je me glissai sans bruit dans l'entrée de ce gourbi et ce que je vis m'horrifia. Un homme tenait d'une main par ses cheveux courts, une fillette d'une dizaine d'années et de l'autre essayait de finir de la déshabiller. Un autre mec, le pantalon déjà sur les chaussures, la queue en l'air, s'avancait avec gourmandise vers la petite fille (il en bavait le salopard) en disant :

« Allez, allez, ma cocotte ! Tu es une grande fille ! Tu vas voir comme c'est bon de faire l'amour pour la première fois avec tonton Gustave ! Et si tu restes bien sage, Théodore te prendra en même temps par l'arrière. Je te jure que pour le restant de ta vie, tu n'oublieras jamais ça !

Je sortis ma matraque télescopique et frappai avec une rage insensée le dénommé Théodore d'un coup à la base du crane. Il s'écroula comme une masse. Je me tournai alors vers tonton Gustave en train de se reculotter et le frappai avec une même rage dans les roubignolles. Malheureusement, son pantalon replié amortit partiellement le coup, ce qui ne l'empêcha donc pas de se mettre debout et de sortir de sa poche un couteau à cran d'arrêt avec une lame respectable.

« Qu'est ce qui te prends, mec ? Tu veux te la faire solo, la gamine ? Allons mon vieux, on va se la faire tous ensemble. Ce sera encore plus jouissif pour nous et pour elle, non ?

Je levais ma matraque une nouvelle fois pour l'assommer, quand quelqu'un me pris le bras tout en me frappant derrière le genou gauche. Merde, il y avait un troisième homme que je n'avais pas vu ! Je m'écroulai par terre tout en recevant une volée de coups de pied, alors que tonton Gustave avançait vers moi d'un air mauvais avec sa lame à la main.

Bon sang, les coups de galoche, ça fait mal ! Je me roulai en boule pour me protéger au mieux, tandis que ma main gauche fouillait désespérément sous mon blouson pour extraire ce putain de Beretta que j'avais laissé dans ma ceinture depuis ce matin.

Un pistolet Luger Parabellum est une arme redoutable avec ses balles de 9 mm, très précis et insatiable avec son chargeur de 16 balles, ce qui permet de voir venir. Son principal défaut réside dans son poids et sa longueur hors-tout de 20 cm

Si, par hasard, c'est lui que j'avais choisi de passer à ma ceinture ce matin même, je serais mort vraisemblablement quatre heures trop tôt, car la longueur de son canon ne m'aurait pas permis de le sortir très aisément sous les coups qui s'abattaient sur moi.

Heureusement, le hasard ou la flemme m'avait fait choisir le pistolet Beretta HK P30 de seulement huit coups, de moindre précision à distance, mais dont le canon ne mesurait que 8 cm. Ce détail me permit de le sortir plus facilement de ma ceinture et de tirer au jugé dans le premier pied qui passait à côté de moi.

Une balle de 9 mm arrête généralement un homme. Quand la balle pénètre dans le pied, l'homme s'écroule et appelle immédiatement sa mère, tellement c'est douloureux. C'est ce que fit tonton Gustave. Le bruit de l'explosion avait figé la scène. Je me retournai et tirai n'importe où sur le salopard qui continuait à me bourrer de coups de latte. Puis je me mis péniblement sur les genoux et tirai sans aucun remord une balle dans la tête des trois hommes présents dans la pièce. Je me relevai très doucement et entrepris de visiter soigneusement les autres pièces du taudis où nous étions. Il ne semblait pas y avoir de quatrième comparse !

Je retournai dans la première pièce auprès de la petite fille immobile et pétrifiée. Je me baissai vers elle, lui tendis la main et lui dis :

« Bonjour ! N'ai pas peur, je suis venu pour t'aider. Comment t'appelles-tu ? Moi, c'est Michel...

Elle me regarda avec de grands yeux écarquillés et me répondit :

« Je m'appelle Claire. C'est mon Papa qui t'envoie ? Où est-il ? Papa, papa ?

« Raconte-moi Claire, comment es-tu arrivée ici ? Où est ton Papa, ? Où habites-tu ?

D'une voix un peu enrouée par les sanglots, elle me raconta qu'elle habitait à Villeneuve-Loubet, qu'elle avait appris par ses copines qu'une grande fête devait se dérouler à Nice, qu'elle avait demandé à son Papa de la conduire à cette fiesta, que celui-ci avait refusé et lui avait interdit de s'y rendre ! Alors, elle s'était sauvée et avait galopé le long de la double voie en direction de Nice qui n'est guère éloignée de plus de six kilomètres. Une camionnette s'était arrêtée ; tonton Gustave et Théodore étaient dedans et lui avaient proposé de l'emmener à la Fête. Voilà, c'était la simple et triste histoire.

« Ta Maman n'a pas essayé de te retenir ?

« Ma Maman est partie, il y a deux ans. Maintenant, c'est mon Papa qui s'occupe de moi.

« J'espère que tu connais le numéro de portable de ton Papa, il doit être fou d'inquiétude. Tiens, je te passe le mien, appelle-le pour le rassurer et lui dire que je te ramène chez toi...

Elle prit mon portable, essaya trois fois de l'appeler et se mit à pleurer.

« Il ne répond pas ! Il est peut-être fâché contre moi ?

« Mais non, il ne sait pas que c'est toi qui appelles, et puis les réseaux sont bien amochés aujourd'hui ; tu connais ton adresse à Villeneuve ?

« Bien sûr !

« Alors, viens. Je vais te raccompagner chez toi en voiture. Il ne se fera plus de soucis pour toi.

Je la rhabillai rapidement et me dirigeai vers la camionnette des salopards mais je n'en trouvai pas les clés. Dans quel coin ce gros connard avait bien pu les poser, je n'en savais rien et je n'avais pas envie de passer des heures à les chercher.

Coup de chance, j'aperçus un peu plus loin au bas de la ruelle un chauffeur de taxi en train de pisser contre un mur tout en buvant à la bouteille et en chantant d'une voix alcoolisée « Ah, le petit vin blanc, qu'on boit sous les tonnelles... ».

Ce crétin n'avait même pas arrêté le moteur de son taxi, portière conducteur ouverte, à cinq mètres derrière lui. Je pris la main de Claire dans la mienne, lui fit signe de ne faire aucun bruit, et silencieusement, nous nous installâmes dans sa Ford Taunus. J'étais en train de passer la première quand il se retourna et se mit à courir vers nous tout en rangeant sa nouille dans son pantalon. C'était trop tard ! Malgré ses cris et ses injures, nous avions déjà pris de la vitesse et descendions à fond de train vers le bas de la ville.

Nous étions tellement tendus, Claire et moi, que nous éclatâmes d'un rire nerveux devant sa déconfiture. Pour nous, c'était l'évasion et le chemin vers la liberté, du moins pour la petite fille. Je pris la route de Villeneuve-Loubet à une allure plus raisonnable, surtout pour éviter les autos et motos suicidaires qui prenaient cette autoroute urbaine pour la piste d'un jeu mortel, en roulant à des vitesses folles à contre-sens. Aujourd'hui tout était permis !

En suivant les indications de Claire, je me dirigeais vers les hauteurs de la ville et me retrouvai bientôt dans un quartier résidentiel de villas et de petites maisons. Elle m'arrêta devant une allée d'eucalyptus qui conduisait vers une jolie villa, assez grande et très silencieuse.

« C'est ici que tu habites ? lui demandai-je ?

« Oui, c'est bien là ! Avec Papa et nos amis ! Tu veux bien venir avec moi ? me dit-elle. C'est que j'ai un peu peur de me faire disputer. Tu pourras expliquer tout ça, à mon Papa...

« Bien sûr ! Allez, on y va !

Nous nous dirigeâmes tous les deux vers sa demeure en marchant sous les arbres. Le silence était oppressant, à peine troublé par les rumeurs de quelques moteurs en furie sur l'autoroute. Je commençais à me sentir inquiet. Sans être très bruyante, notre arrivée devant la maison aurait dû alerter ses occupants. La porte d'entrée était entrouverte et Claire se précipita à l'intérieur en criant :

« Papa, papa ! Je suis là, où es-tu ? Papa, papa, c'est Claire...

Je l'entendis parcourir les diverses pièces du rez-de-chaussée puis de l'étage et la vis réapparaître en larmes, me disant :

« Il n'y a personne, je n'ai vu personne ! Ni mon Papa, ni nos amis ! Peut-être sont-ils dans une autre maison ou dans un coin du jardin. Viens, on va aller voir...

Sans être Versailles, le jardin était assez vaste, de style anglais, un peu fouilli, avec des buissons et des fougères arborescentes. Nous nous séparâmes pour en explorer chacun un côté et, soudain, ce que je craignais se concrétisa. Dépassant d'un fourré, je vis une jambe de femme étendue. J'écartai la végétation et découvris cinq corps couchés dans l'herbe. Il y avait deux hommes, une femme et deux enfants, tous décédés, tous tués d'une balle dans la tête. Le pistolet était encore dans la main d'un des hommes, celui à qui Claire ressemblait. Il était évident qu'ils s'étaient tous suicidés d'un commun accord (du moins, les adultes !).

J'entendis Claire s'approcher en m'appelant. Je me dépêchai de sortir du fourré, la pris dans mes bras et lui demandai de ne pas approcher plus près. Elle se mit instantanément à pleurer et à vouloir échapper à mon étreinte en me donnant des coups de pied dans les jambes.

« Pourquoi, tu veux pas ? Mon Papa est là, j'en suis sûre. Il est blessé, mort peut-être ? Je veux le voir ! Papa, papa, viens !

« Sois sage, Claire ! Il est... décédé ! Il vaut mieux que tu ne le vois pas...

« Je veux le voir ! Si, je veux le voir !

« D'accord, Claire. On va d'abord aller chercher une couverture, je vais ensuite le mettre dedans et le tirer jusqu'ici où tu pourras lui dire au revoir. D'accord ?

« Oui, d'accord...

Et c'est ce que nous fîmes ! Claire pleura beaucoup, embrassa longuement son père et lui dit adieu en lui caressant la joue. Puis, avec la logique de ses onze ans, elle me regarda longuement, me sourit et me dit :

« Merci Michel. Sans toi, rien n'aurait été possible ! Tu t'es battu pour moi et ça, je ne l'oublierai jamais et je t'en serai reconnaissante tout au long de ma vie. Mais je suis sûre que tu as aussi quelqu'un à embrasser avant que tout cela se termine, non ? Alors, il est temps que tu y ailles, il ne reste plus beaucoup de temps.

« Mais toi, que vas-tu faire ? Je t'emmène avec-moi si tu veux. Et puis j'ai un peu peur de te laisser toute seule ici. Que vas-tu faire ? Et si quelqu'un de méchant venait ici ?

« Je vais te dire que j'ai encore plein de photos à revoir, photos de ma Maman, de mon Papa, de mes grand' parents, de nos vacances. Je vais les regarder pour bien m'en souvenir, en buvant du Coca maintenant que personne ne peut plus m'en empêcher. Je crois que les gens ne viendront pas ici, c'est bien trop isolé. Et puis, je veux être avec mon Papa, quand ça arrivera !

« As-tu déjà tiré avec un pistolet ?

« Oui, Papa en avait un et il m'a laissé tirer quelque fois...

« Alors tiens, je te laisse le mien. Il est facile à utiliser. Ici, il y a le cran de sécurité. Si tu es menacée, tu dois d'abord le pousser, comme ça, pour pouvoir tirer. Ne tire jamais de loin, cela ne servirait à rien, sauf à faire peur. Tu tires quand ton adversaire est à cinq mètres de toi, en tenant bien la crosse avec tes deux mains. Viens nous allons l'essayer pour t'entraîner.

Je l'emmenai jusqu'à cinq mètres d'un vieil olivier, remis le cran d'arrêt et lui passai le Beretta, lui demandai de bien se camper sur ses deux pieds et de tirer un seul coup de feu sur le tronc de l'olivier. Elle pensa au cran de sécurité, se campa que ses deux jambes et tira.

« Pas mal ! N'oublie pas de remettre la sécurité quand tu ne veux plus tirer. Bon, maintenant, tu vas tirer deux coups, l'un après l'autre. D'accord ? Allez ...

Elle tira deux fois et remit la sécurité.

« Tu es une vraie championne ! lui-dis-je ? Je vois que tu pourras éventuellement te défendre. N'oublie pas qu'il ne reste plus que six balles dans le pistolet que j'ai rechargé. Allez, au revoir ma petite Claire. Si tu ne veux pas rester avec moi, je vais m'en aller

« Attends Michel, je veux t'embrasser une seule fois et te dire que, quand je serai grande, je veux me marier avec toi. Je sais que tu vas prendre la voiture pour t'en aller. J'aimerais que tu me fasses signe tant que tu me verras et moi, je ferai la même chose pour te dire au revoir.

« Viens ma puce. Bien sûr qu'on va se dire au revoir. Viens-là que je t'embrasse.

Nous nous séparâmes en faisant de grands moulinets avec nos bras et je me retrouvai seul, au volant d'une Ford Taunus qui ne m'appartenait pas, roulant en direction de Cagnes/Mer vers la seule personne que je voulais vraiment voir et embrasser en ce moment : ma Maman ! Elle habitait une petite maisonnette, tout en haut du village, assez difficile à atteindre par des rues escarpées. Je me mis à penser que cela faisait trop longtemps que je l'avais négligée et que je ne l'avais pas assez embrassée assez souvent ces derniers temps.

J'arrêtai la Taunus devant le portail, franchis la petite clôture en criant :

« Maman, maman, c'est Michel. Comment vas-tu ?

Je la vis de loin sur sa terrasse qui dominait la mer. Elle se leva de son fauteuil, toute menue, me fit un grand sourire et me dit :

« Oh, mon grand, te voilà ! Si tu savais comme cela me fait plaisir ! Viens vite m'embrasser et t'asseoir près de moi. Mais, tu n'as pas l'air en grande forme et tu es blessé (rien n'échappe à l'œil d'une mère !). J'espère que ce n'est pas trop grave. Tu vas me raconter ça en buvant quelque chose de bon ! Je t'ai fait quelque chose de spécial. Tu sais quoi ?

J'espérais secrètement que tu viendrais dans ce dernier jour si inquiétant. Je t'ai alors préparé ce que tu adorais quand tu n'étais qu'un petit garçon et que l'on se racontait nos histoires tous les deux sur cette terrasse. Je t'ai accommodé une citronnade bien glacée, avec des feuilles de menthe poivrée dedans.

Va nous chercher la carafe au frigo avec deux verres, et n'oublie pas aussi la boîte de biscuits.

Je la regardai avec attendrissement. Elle n'avait pas changé et je la retrouvai comme avant.

Le soleil, dur et brillant, amorcerait bientôt un lent déclin, mais était toujours aussi mordant. L'air devenait irrespirable et il faisait toujours aussi chaud. Sur cette terrasse que je connaissais si bien depuis tant d'années, je retrouvais d'un coup toutes mes sensations d'enfant et d'adolescent. Je revoyais nos discussions, nos confidences passées, mes heures de lecture, mes doutes passés, mes soucis fugaces...

Nous sirotâmes lentement notre citronnade poivrée et si fraîche, avec un plaisir partagé. Nous étions ensemble, calmes, apaisés, heureux de nous retrouver. Je lui racontai alors une version édulcorée de ma journée à Nice. Elle me dit alors :

« Je suis sûr que tu ne me racontes pas tout. Je regrette bien que tu n'aies pas pu venir avec la petite Claire. J'aurais bien aimé la voir cette enfant et je suis sûre que j'aurais pu la consoler. Et toi, tu n'avais personne d'autre que ta vieille maman à embrasser ?

Comme je regrette que tu ne m'aies pas donné le grand bonheur de câliner un ou deux petits enfants ! Oui, je sais. La vie est ainsi faite que cela n'a pas été possible ! Dans une autre vie, peut-être ?

Enfin, je voulais aussi te dire que tu as été un bon fils et que je suis heureuse que tu sois là...

« Moi aussi, Maman. Je suis bien avec toi...

Nous nous mîmes alors à parler des anecdotes de notre passé, de nos moments heureux et même de nos disputes... c'était le moment d'en rire.

Nous feuilletâmes aussi de vieux albums de photos, en criant à chaque page :

« Et là, tu te rappelles ; et celle-là, tu te souviens de ce jour-là ! Qu'est ce qu'on avait l'air godiche...

Elle me dit alors : « Tu sais qui me ferait vraiment plaisir ? J'aimerais que tu me chantes une de tes vieilles chansons à la guitare. Tu sais que tu chantais bien ? D'ailleurs, tu en as tombé des filles avec ta voix de velours !

« Mais Maman, cela fait longtemps que je n'ai plus chanté, ni même joué de la guitare ! D'ailleurs nous n'avons pas de guitare.

« Mais si, mais si, mon grand. Va dans le sous-sol ; tu y trouveras un de tes anciens instruments dans une housse. Peut-être un peu poussiéreuse, mais avec toutes ses cordes, si je m'en souviens bien.

J'allai donc chercher cette vieillerie, accordai tant bien que mal avec moult précautions les cordes desséchées par le temps pour ne pas les rompre et essayai deux ou trois accords faciles. Cela devrait aller !

« Joue-moi celle de Brel que j'aimais tant et aussi celle de Chelon, tu sais bien...

Ce qu'on ne ferait pas pour satisfaire sa maman, à une heure de la fin du monde !

Lorsque je reposai ma guitare, avec le bout des doigts tout écorché, je la vis heureuse, vraiment heureuse. Je m'assis à côté d'elle et lui prit la main. Nous étions bien, en symbiose, au calme et en paix. La mer brillait sous les reflets du soleil. Nous ne nous lassions pas de regarder ses couleurs azur et argent. Seule une grande bande sombre sur toute la largeur du fond de l'horizon détonait sur ce tableau idyllique.

Cette énorme masse nuageuse noire et rouge semblait s'être échappée d'un immense four de boulanger, avec des reflets métalliques noirs et rouges qui dansaient dans le vent.

Elle était accompagnée par un grondement sourd qui rendait misérable le vacarme de la teuf niçoise.

Elle avançait maintenant très vite vers nous, si rapidement que je me rendis compte que c'était la terre qui, avec sa vitesse de rotation, nous projetait vers elle ? Sur le devant cette géhenne, une lueur éblouissante, d'une clarté aveuglante, la précédait de peu, en vaporisant l'eau de la mer qui montait vers le ciel et agitait ces nuées ardentes rouges et noires.

Je regardai ma montre. Il était presque dix-neuf heures.

A la vitesse de 1 500 kilomètres à l'heure, soit presque vingt-cinq kilomètres par minute, la bande embrasée était au rendez-vous.

Je la désignai du doigt et dit à Maman :

« Voilà, c'est notre destin qui s'approche ; dans quelques secondes, elle sera sur nous !

Elle se pencha de mon côté et nous nous embrassâmes tendrement. Elle resta contre moi, malgré la chaleur devenue insupportable.

Des escarbilles brûlantes, de plus en plus grosses, de plus en plus nombreuses, commencèrent à voler autour de nous. Les cyprès du chemin s'embrasèrent soudain.

Je voulus l'embrasser une dernière fois et remarquai que ses cheveux commençaient à grésiller. La tempête de feu était sur nous, nous n'allions pas souffrir bien longtemps.

Je voulus tendre ma main pour...

Michel Décot-Albert (06.2020)

